

À propos du groupe «sur la pratique» (M.-C. BŒNISCH)

Nous nous sommes donnés pour tâche, dans le groupe dit « sur la pratique », de travailler à l'élaboration d'un dispositif institutionnel qui tenterait de cerner « ce qui spécifie la pratique de l'analyse freudienne ». Les attentes de chacun des participants ont sans aucun doute été différentes, voire contradictoires. Il faut rappeler que le contexte dans lequel ce projet a vu le jour a été celui d'une discussion houleuse portant sur la question de la nomination du psychanalyste, et qu'un autre angle d'approche avait permis la constitution, peu de temps auparavant, de groupes de réflexion sur cette question.

Certains d'entre nous se sont donc trouvés engagés à travailler en parallèle:

- la spécificité d'une pratique de l'analyse freudienne,
- les conditions de tenue d'un discours sur la pratique,
- l'enseignement de ce discours pour la problématique de la nomination.

C'est là l'écheveau que nous avons été amenés à tresser, et duquel j'extrais un fil, dont je n'oserais pas dire qu'il m'appartienne, tant sont évidents les apports de quelques autres, mais dont me revient la responsabilité des conclusions que j'énonce.

Un premier point: est-ce que je suis en droit de parler de « discours sur la pratique »? M'adressant à un public de lacaniens avertis, je peux me demander si ce clin d'œil aux quatre discours va être accepté, toléré, rejeté? Me suivrez-vous dans ma tentative de repérage du (Ou des) discours à l'œuvre, lorsque nous prenons la parole à propos de notre pratique? Ou bien allez-vous trouver que la rigueur de la construction des quatre discours m'échappe et je vous donnerai mille fois raison - et m'interdit une telle liberté?

Ne parle-t-on pas en sciences de degrés de liberté, au sens de «nombre» d'axes autour desquels un système est mobile ? De combien de degrés de liberté dispose-t-on dans l'usage d'un concept élaboré par un autre? Cette question ne me paraît pas éloignée de celle que posait régulièrement Lacan à propos de la métaphore. Or, il ne me semble pas qu'il puisse y avoir une règle extérieure aux partenaires concernés: ma « liberté » est totale, c'est l'autre qui en module l'usage par sa plus ou moins grande tolérance... Ce petit préambule étant justement destiné à obtenir de vous cette tolérance au moins momentanée.

Dans notre groupe sur la pratique, le Discours Hystérique, qui est, rappelons-le, celui qui rend possible la parole de l'analysant, a été largement au rendez-vous. Le vécu du praticien, son « contre-transfert », ses craintes, ses anticipations, ses ratages, sont très facilement convoqués pour peu que l'on prenne soin d'établir un climat d'accueil de la parole et d'écoute attentive. L'implication très forte de chaque participant appelé à parler à son tour, par tirage au sort, me paraît garantir une telle mise en jeu du D. H. En est-il de même dans un groupe où un seul s'expose? J'interroge ceux qui en auraient éventuellement l'expérience.

Il semble, par ailleurs, que la mise en place d'une règle de fonctionnement est ce qui permet d'éviter les ornières dans lesquelles tombent si souvent les praticiens, lorsqu'ils « donnent à voir » leur expérience, et qui vont de la confiance à l'histoire drôle, en frôlant tous les degrés de la sauvagerie. Parler d'un « cas », même si cela ne va pas jusqu'à la psychanalyse objectivée, même si cela prend l'allure d'une confiance, est-ce que cela ne relève

pas du discours du Maître? - Et qu'y a-t-il de plus approprié qu'une confiance pour faire de vous son esclave? Cependant, ne nous offusquons pas trop vite: refuser complètement d'emprunter cette voie, c'est aussi s'enfermer dans l'identification à l'analysant, c'est demeurer dans l'incapacité à décoller de sa pratique.

Nous pouvons poursuivre. Le repérage de ce qui vient faire sens dans l'histoire de l'analysant et dont le récit alimente toute « clinique », place le praticien en position de tenir le Discours Universitaire: il fait part de sa lecture des signifiants du sujet, de sa compréhension du symptôme, de sa construction du transfert, de sa recherche de la lettre. Il montre son savoir-faire ou ses zones d'obscurité, sa « technique » fait l'objet d'échange de points de vue.

Reste le Discours Analytique. Autant les trois autres se laissent aisément cerner, et pourrait-on dire, s'imposent d'eux-mêmes, s'entremêlent chaque fois qu'on parle, autant celui-ci est d'un abord difficile, voire impossible. Car s'il est ce qui se glisse dans les interstices des trois autres pour en déplacer le sens, leur ôter leur consistance, en déporter l'adresse, il est aussi constamment menacé par ce qui œuvre à son effacement, à son colmatage.

A quelles conditions peut être tenu un discours sur la pratique pas sans (passant) le D.A.? Tout ce qui vient faire brèche peut favoriser son surgissement: tirage au sort, absence de notes, et provoquer oublis, lapsus, rêves, silences, tandis que travaillent souterrainement les transferts latéraux, mais cette production n'est pas traitée en ce lieu (c'est peut-être la différence principale entre le groupe sur la pratique et le contrôle où il n'est pas exclu qu'elle le soit). Même sa recherche dans le discours de l'analysant, lorsqu'elle vient à être relatée, prend les allures du D. U. , ne peut pas se dire en tant que D. A. Par quel artifice pourrait-on faire apparaître ce à quoi nous tenons le plus, et qui nous échappe aussi inéluctablement?

Une écriture du réel de la pratique.

Est-ce que tous les derniers séminaires de Lacan ne sont pas hantés par cette préoccupation: l'écriture du réel? Dans Le moment de conclure, Lacan fait du réel « ce qui ne cesse pas de s'écrire », mettant ainsi le réel du côté du nécessaire et non plus de l'impossible. D'où la proposition de cette orthographe « ekriture » - dont je ne suis pas en mesure de dire si je l'ai empruntée à bon droit à l'« eksistence » de Lacan ? - et dont je fais l'écriture nécessaire du réel, barrée par l'impossible de lui conférer de l'être.

Et j'ajoute: l'ekriture du réel de la pratique c'est la théorie dans le temps de sa production - l'ekriture du réel de l'analyse, c'est peut-être la passe dans le temps de son effectuation? -, le temps d'un éclair.

Je prends un exemple. Il y a quelques temps, j'avais été amenée à proposer dans un cartel une écriture qui prétendait rendre compte des effets de transfert qui s'y déploient, en poussant à bout la question de la supposition, dont Lacan avait fait le support de la fonction du transfert et en y combinant l'expression des trois passions qu'il avait épinglées dans Encore:

L'amour s'adresserait au SSS, sujet supposé au savoir.

La haine s'adresserait au SSS, sujet désupposé du savoir (la négation porte sur la supposition).

L'ignorance s'adresserait au SSSI, sujet supposé au savoir insu, sujet de l'inconscient.

Le parcours de l'analysant arpente de multiples trajets entre le SSS et le SS, avant de découvrir, d'inventer une nouvelle adresse qui va se dire en termes de SSSI. J'écrirais même

\$SSI: c'est, en effet, d'ajouter à une supposition /désupposition de savoir une supposition d'ignorance, que le sujet se retrouve barré et que les émois de l'hainamoration ne font plus obstacle (ce qui ne veut pas dire qu'ils disparaissent) aux délices et tourments de l'ignorance. Cela peut être le terme d'une analyse, à moins que l'analysant ne persiste à trouver incarnée cette adresse au \$SSI, auquel cas il va se déclarer analyste - ne peut-on pas dire que la fonction du désir de l'analyste a pour adresse le \$SSI?) et redoubler dans un travail de cartel cette interpellation devenue pour lui essentielle.

Le réel n'est pas le non-savoir ou le pas possible, postes qui laissent entrevoir qu'il y a espoir de découvrir le lieu où attendent le savoir et le possible. Le réel est le lieu du savoir définitivement insu (Urverdrängung), la spécificité de la théorie analytique étant pourtant de travailler à en nommer l'existence, en tant qu'il a un rôle opératoire majeur dans la pratique.

Si je poursuis le travail d'écriture commencé:

SSS: sujet supposé au non savoir, ne cesse pas de s'écrire aussi longtemps que n'a pas été reconnue l'impossibilité de porter la négation sur le savoir, moment essentiel de retournement pour le sujet, qui, d'advenir à cette découverte, ne cessera plus d'écrire le SSS, pour lui imprimer sa qualité d'impossible, libérant ainsi son désir.

Quand à SSS, sujet désupposé du non savoir, il nous communique le vertige de la folie, et c'est peut-être de la folie: l'écriture possible de l'impossible.

Est-ce que SS S et S SS sont des écritures du réel de la pratique?

Le travail de l'analyse se fait dans un corps à corps avec la fonction de la supposition et ce qu'elle dévoile de la fonction de semblant - « l'Autre est un trou » - mais il y a nécessité d'une césure, entre la négation de la supposition et la négation du savoir, pour que cette fonction ne succombe pas dans un faire semblant.

Or, de la part de celui qui a choisi d'occuper la place d'analyste, toute réponse qui va dans le sens de l'imaginaire, de la réciprocité, de la réversibilité, vient colmater cette césure, autoriser la consistance de la désillusion, et anéantir l'effort analytique. De la même façon, les institutions, lorsqu'elles énoncent le discours de la bonne forme, de la transparence, me paraissent contribuer à ce colmatage, et je me demande si nous ne tendons pas actuellement à l'enlèvement dans notre mode de faire savoir au social. Si je tentais de sortir des métaphores marécageuses, je dirais: « Ne pouvons-nous choisir d'être à contre courant? »

La nomination du psychanalyste est un acte, et, comme tel, relève de l'éthique. Il n'y a donc pas à sa problématique de réponse qui vaille pour tous. L'intérêt du détour par le dispositif des groupes sur la pratique est de permettre à chacun de mesurer l'angle de son rapport au \$SSI, opération dont on peut espérer en retour une aide à la prise de décision institutionnelle.

Le groupe qui s'est donné pour objet la nomination se poursuit. Il me reste à dire quelques mots concernant celui sur la pratique. Mon ambition, en m'inscrivant dans ce groupe, était de dégager ce qui pourrait être l'opérateur du dispositif: il y faudrait encore de nombreux tours. Ce que je pourrais esquisser aujourd'hui prendrait pour axe: « Le travail du S1 ». Je fais l'hypothèse que l'accroche du transfert à la structure du point trou (tel que l'a développée Guy Ciblac à Montpellier) se présente par le biais du refus, que c'est ce qui va être travaillé tout au long de l'analyse, en faire le tissu, et être un point d'aspiration du désir de l'analyste. Je fais donc l'hypothèse que la modification du rapport au \$ entraîne une modification du rapport à la castration. Est-il possible d'en écrire quelque chose pour une analyse singulière?